Balzac en Romandie

Autor(en): **Denuzière, Maurice**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Générations : aînés**

Band (Jahr): **26 (1996)**

Heft 6: **w**

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-828711

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Balzac en Romandie

«Romandie» est le troisième tome de la saga du capitaine Blaise de Fontsalte, contée par Maurice Denuzière. Après «Helvétie» et «Rive-Reine», l'auteur évoque la Suisse de 1830 à 1846. En voici un extrait, qui met en scène un Balzac amoureux.

Bien décidée à modifier le cours de la conversation, Mme Laviron adressa un regard à Charlotte et choisit un sujet qu'elle avait déjà abordé tête à tête avec Mme de Fontsalte: la présence à Genève d'un auteur français plus estimable que les librettistes mis en cause, M. Honoré de Balzac.

Dès qu'elle eut prononcé le nom de l'écrivain, les apartés cessèrent et les convives se penchèrent, attentifs, pour recueillir les propos de la femme du banquier. Tous savaient les Laviron familiers des Candolle, et les journaux avaient évoqué, quelques jours plus tôt, les entretiens de l'écrivain et du botaniste de réputation universelle.

– Le 21 janvier, nous avons rencontré Balzac, chez Candolle. C'est un homme drôle, jovial, bavard, tout à fait agréable. Il a une imagination extrêmement vive et même, d'après Pyramus, un peu «déréglée». Notre savant a reçu plusieurs fois, ces temps-ci, M. de Balzac, qui l'a interrogé sur la flore scandinave, celle de la Norvège principalement, parce qu'il est en train d'écrire un livre...

– ... qui d'après Pyramus prétend à la haute philosophie, à mi-chemin entre Swedenborg et Saint-Simon, précisa M. Laviron, coupant la parole à sa femme.

– Diable! fit Chantenoz, étonné.

– Oui. Et il appellera son livre «Séraphita». N'est-ce pas un beau titre? reprit Anaïs, sans tenir compte de l'interruption.

– Parlez-nous plutôt de ses amours. C'est si romantique, d'après ce que vous avez esquissé tout à l'heure à l'entracte, demanda Charlotte.

Mme de Fontsalte se délectait des romans de Balzac. Elle venait tout juste d'achever la lecture de «Louis Lambert» et du «Médecin de campagne».

– Ah, Pierre-Antoine et moi étions un peu gênés, l'autre après-midi, au thé, chez Candolle. Pensez donc, M. de Balzac accompagnait le maréchal Wenceslas Hanski et son épouse, dont nous avons appris, par hasard, les bontés coupables qu'elle a pour l'écrivain français. Bien sûr, cette femme superbe a vingt-deux ans de moins que son souffreteux mari, mais est-ce une raison pour se conduire comme une gourgandine?

– Comment ça? Racontez, ne nous faites pas languir! insista Martin Chantenoz.

– Eh bien, tout ce que je sais, je l'ai appris d'une jeune parente de Lirette. Lirette, c'est Henriette Borel, une Neuchâteloise d'excellente famille, qui a été l'institutrice de Mme Hanska, avant de devenir celle de sa fille, Anna. Or, toute cette affaire d'amour a commencé, il y a plus de deux ans, par correspondance, entre M. de Balzac et l'épouse du noble maréchal (...)

– On s'écrivit beaucoup, pendant des mois, sans doute avec passion. La bonne Lirette servait de relais, recevait sous double enveloppe des lettres de M. de Balzac, qu'elle transmettait discrètement, compléta Anaïs Laviron.

– Et ils ont fini par se donner rendez-vous en Suisse? avança Aricie, avide de connaître la suite.

– C'est ça. Au commencement de l'été dernier les Hanski, en grand équipage – ils traînent avec eux une véritable petite cour – ont décidé de visiter l'Italie, mais en passant par Neuchâtel afin que Lirette – mais ce ne devait être qu'un prétexte! – pût rendre visite à sa famille. Il faut vous dire que Lirette est une protestante convertie au catholicisme et sa cousine m'a dit qu'elle ne veut pas retourner en Russie. Elle désire, paraît-il, se faire religieuse contemplative en France, ajouta Mme Laviron.

– Il y a là tous les ingrédients d'un vrai roman, constata Chantenoz, l'œil brillant: la belle Russe, le vieux mari, l'amant de cœur lointain, l'institutrice complice mais portée au mysticisme! Et quel décor! Les forêts et les plaines à blé d'Ukraine, les étés brûlants, les hivers glacés, les courses en troïka sur la neige, les moujiks barbus, et pour finir, la fuite dans une berline poussiéreuse, roulant à travers l'Europe, vers la cité de Calvin, où sera consommé l'adultère longtemps désiré, tandis que la Cloche des heures comptera les chiches moments dévolus aux amants cachés!

– Assez peu cachés à l'hôtel de l'Arc, tenu par la chaste Mme Bioley, crut bon de préciser le banquier, qui connaissait par l'hôtelière, sa cliente, la présence de Balzac à Genève.

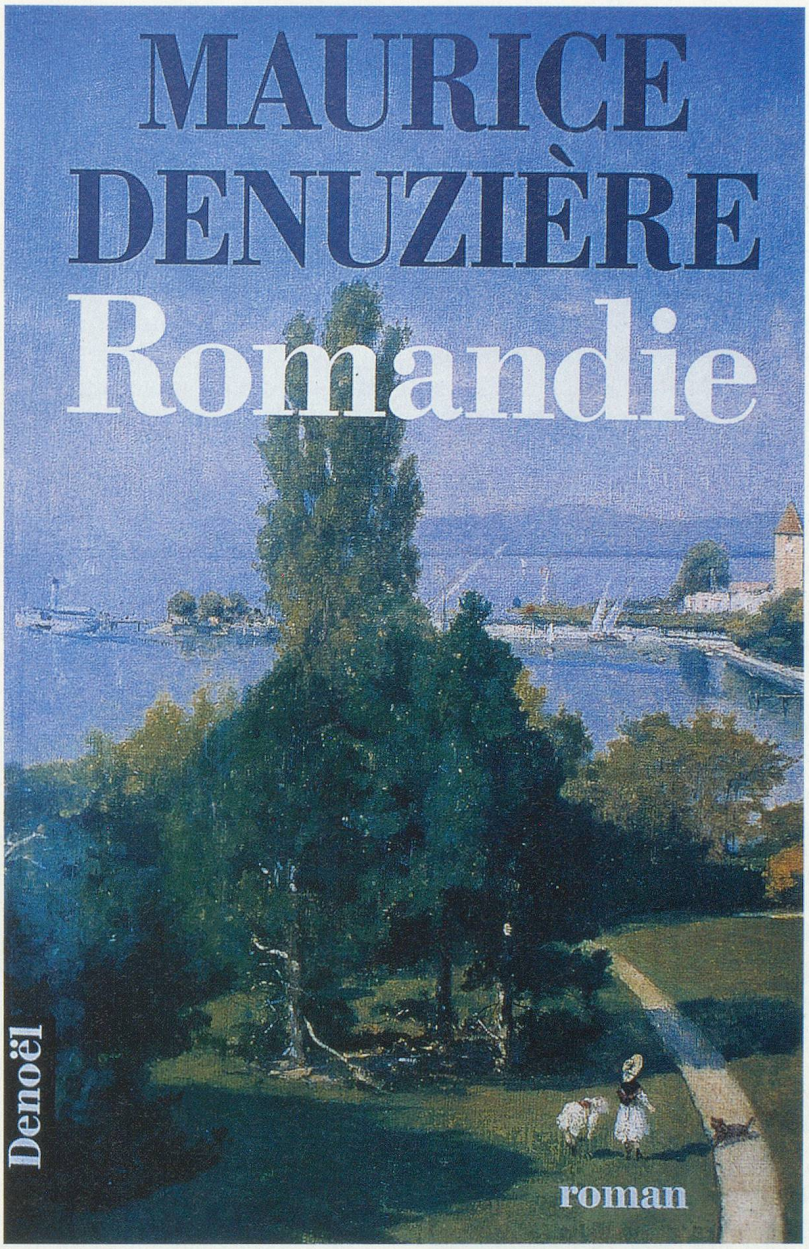
Cependant, les choses ne s'étaient pas passées aussi simplement que Martin Chantenoz l'imaginait. Mme Laviron, jamais aussi prolixe que lorsqu'elle tenait à répandre une bonne histoire de cocuage, ajouta une dose romanesque qui fit se pâmer Charlotte et Aricie.

– C'est à Neuchâtel, où les Hanski étaient arrivés en juillet, et non à Genève, que Balzac a rencontré pour la première fois Mme Hanska. Sans doute par l'intermédiaire de Lirette avait-on pris discrètement rendez-vous, le 26 septembre, sur la promenade, au bord du lac, entre une heure et quatre heures, précisa la femme du banquier, très informée.

– Mais ils ne se connaissaient pas! observa Elise Métaz, jusque-là silencieuse.

L'épouse d'Axel, fille de pasteur, appréciait peu l'intérêt porté par des gens intelligents à des ragots, qu'elle jugeait plus scandaleux que divertissants.

– Non, certes, mais ceux qui s'aiment sans s'être jamais vus se reconnaissent au premier regard, dit Ari-



cie, avec un attendrissement qui fit sourire l'assemblée.

– C'est exactement ce qu'il advint. M. de Balzac se dirigea, paraît-il sans hésiter, vers l'inconnue, assise sur un banc. Quand il découvrit qu'elle lisait un de ses livres, il n'eut plus de doute et se présenta.

– Et alors? demanda vivement Charlotte.

– Eh bien, le même soir, Mme Hanska, avec un bel aplomb, produisit M. de Balzac devant son mari comme une flatteuse relation mondaine. Ce qui fut aussitôt admis, compléta Mme Laviron.

– Beaucoup de gens voudraient avoir dans leurs relations un grand écrivain, dit Charlotte, comme pour excuser l'audace de l'Ukrainienne.

– D'après ce que Lirette a rapporté à sa cousine, Mme Hanska ne trouva pas à son amoureux un physique très séduisant mais elle ne tarit pas d'éloges sur son esprit, sa vive intelligence, sa générosité de cœur.

– Le fait est, dit M. Laviron, que l'écrivain n'a rien d'un don Juan. Il est petit, rond, assez peu soigné de sa personne, brèche-dent, moustachu, ébouriffé et paraît avoir du mal à trouver son souffle. Mais son regard est plein de feu, ses doigts tachés d'encre, sa parole pétillante. Je dois ajouter que Mme Hanska n'a rien d'une Vénus. Elle est grassouillette d'épaules et de visage mais elle a de beaux yeux noirs langoureux, une chevelure brune, épaisse et bouclée, le teint mat. Il émane de cette femme, au port altier, un charme indéfinissable, exotique, dit Pierre-Antoine.

– Le fameux charme slave! compléta Chantenoz.

– Le maréchal comte Hanski est, au contraire, un homme de santé fragile, raffiné. Un érudit plutôt timide, qui collectionne les autographes des gens célèbres. Ignorant de son sort, il semble entretenir des rapports amicaux avec M. de Balzac. Pyramus a rapporté que le trio a excursionné à Bienne, sur le lac de Neuchâtel, à l'île Saint-Pierre. On s'est si bien plu que, l'écrivain devant rentrer à Paris, on promit de se retrouver pour Noël à Genève, ce qui a été fait comme vous savez.

– Je puis vous dire, puisque nous sommes entre amis, reprit le banquier, qu'en arrivant, le jour de Noël, M. de Balzac a trouvé dans sa chambre, en guise de cadeau de bienvenue, un anneau dans lequel Mme Hanska a fait sertir, à Genève, quelques-uns de ses cheveux! Un indiscret a rapporté l'anecdote à Gallopin, notre joaillier, car la chose n'est pas si courante!

– Mais elle est divinement romanesque! s'exclama Aricie.

– Et c'est à l'hôtel de l'Arc que l'adultère, sans doute impossible à Neuchâtel, aurait été consommé? demanda Chantenoz, inquisiteur.

– On peut le penser, car non seulement on a vu Mme Hanska et M. de Balzac visiter seuls la villa Diodati, qu'a habitée Byron en 1816, et le château de Mme de Staël, à Coppet, mais la dame rend visite à l'écrivain dans sa chambre, en plein jour!

Maurice Denuzière

Extrait de *«Romandie»*, le 3e tome de la saga helvétique, paru aux Editions Denoël.